

## Images de Guyane, entre réduction et cloisonnement

Marie-José Jolivet \*

Terre amérindienne entièrement bouleversée par l'arrivée des colons blancs et la traite des esclaves africains, la Guyane est depuis lors une terre d'immigration. Aux côtés des Amérindiens eux-mêmes diversifiés, y vivent aujourd'hui : des Créoles, descendants des esclaves transplantés, et diversement métissés – par le jeu des alliances avec les colons blancs, mais aussi par l'ouverture à de nouveaux migrants, tels les Antillais venus de la Caraïbe au temps de la ruée vers l'or (1860-1950); des Noirs marrons, descendants quant à eux des grands mouvements de marronnage qui affectèrent le Surinam voisin au XVIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à permettre aux esclaves fugitifs de (re)construire plusieurs sociétés autonomes à l'intérieur de la forêt, et dont un groupe demanda asile aux autorités coloniales françaises dès le XIX<sup>e</sup> siècle; des Martiniquais, des Guadeloupéens et des « Métropolitains<sup>1</sup> » dont la présence est liée à la commune nationalité française; des Chinois d'abord venus pour la pêche, mais qui, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ont quadrillé de leurs petits commerces les villes et les communes rurales; des Libanais venus dans le sillage du mandat français sur leur pays; des Brésiliens, dont l'immigration a commencé avec les premiers chantiers de la base spatiale de Kourou dans les années soixante; des Haïtiens que la misère ne cesse de pousser vers ces rivages encore proches, depuis les années soixante-dix; des Hmong, originaires des montagnes du Laos et arrivés en Guyane en 1977, dans le cadre d'une migration organisée à partir des camps de Thaïlande où s'étaient préalablement réfugiés ceux qui avaient fui le pouvoir communiste; des Surinamiens, d'origine essentiellement marronne, chassés par la guerre civile qui bouleversa leur pays entre 1986 et 1992; des habitants de Guyana, de Saint-Domingue, d'autres pays proches de la Caraïbe et d'Amérique du Sud, sans oublier quelques Européens...

Pas même vraiment exhaustive, cette énumération montre bien tout le poids de l'histoire du peuplement dont le caractère mouvementé et perpétuellement inachevé – de nos jours encore, la Guyane apparaît comme un pays « neuf » à

---

\* Socioanthropologue à l'IRD.

<sup>1</sup> Sous ce vocable ou son abréviation (« Métros ») sont désignés en Guyane les Français émigrés de l'Hexagone. Leur présence est ancienne, mais leur nombre s'est sensiblement accru ces vingt dernières années, sans qu'il soit possible encore de faire la part entre la migration temporaire et la migration définitive qui pourrait porter leurs enfants au statut de « Blancs créoles ». Rappelons que ce dernier groupe n'existe plus en Guyane depuis plus d'un siècle, dans la mesure où l'économie agricole mise en place par les colons n'a pas résisté à la conjonction de la fin de l'esclavage avec les débuts de la ruée vers l'or.

peupler et à construire – se traduit évidemment par l'existence de représentations « imagées » très variées. Au-delà des vieilles cartes approximatives qui illustrent géographiquement la découverte des Amériques et les progrès de la colonisation européenne, au-delà des plans de ville et autres croquis plus concrets de Cayenne et des *habitations* environnantes, sans trop nous attarder non plus à l'iconographie concernant l'esclavage – assez pauvre pour ce qui est de la seule Guyane, et de ce fait souvent confondue avec l'iconographie relative aux Antilles ou aux pays voisins –, nous examinerons dans cet article la production d'images beaucoup plus abondante des cent cinquante dernières années.

Sur cette période et dans un premier temps, deux sources d'images peuvent être privilégiées: les illustrations des récits de voyage ou d'exploration, et la photographie. On peut dire que l'un et l'autre genres se sont essentiellement attachés à trois grands types de sujet: la nature, selon le promeneur explorateur ou le naturaliste; la ville, ses monuments et ses rues peuplées de silhouettes; les êtres humains, enfin, dans leurs différentes caractéristiques ethno et socio-culturelles.

Certains thèmes ont toutefois une charge plus symbolique que d'autres. Il en est ainsi du baigneur et des bagnards qui, vus de l'extérieur, ont longtemps occupé le devant de la scène. Plus récemment sont venues les fusées, tandis qu'aux représentations de la diversité des groupes humains, toujours d'actualité, se surajoutaient des images à la fois plus globales et plus réduites, destinées précisément à symboliser la Guyane tout entière, dans son unité ou dans ses contrastes. On a pu opposer, par exemple, sur une même couverture de livre, le chasseur amérindien bandant son arc à la fusée Ariane en plein décollage. Depuis quelques années, une sculpture monumentale, érigée à l'entrée de Cayenne, entend montrer les fondements de l'identité guyanaise à l'aide d'une ronde formée par un Amérindien, un Noir marron et un Créole...

Pour apporter la dernière touche à ce tableau d'images, nous nous intéresserons encore aux documentaires filmés, à usage télévisuel: leur prise en compte permettra de mieux discerner certaines des présentes tendances, dans leur mouvement et leurs contradictions.

En fait, la piste de réflexion que cet article souhaite explorer est à double entrée. D'un côté, se situent les images de la Guyane et/ou des Guyanais, telles qu'elles ont longtemps été entièrement assignées par l'autre – du colonisateur aux premiers cadres métropolitains de la départementalisation –, en raison de sa position de domination, et telles que beaucoup d'entre elles restent encore aujourd'hui, sous la pression maintenue de divers acteurs extérieurs relevant du secteur privé ou du secteur public. À l'autre bout de cette piste, figurent les images créées ou (ré)appropriées par des Guyanais, images dont il convient alors d'examiner en quoi les messages qu'elles véhiculent diffèrent ou non (ou guère) des messages que véhiculaient les précédentes.

L'intérêt d'une telle réflexion est essentiellement stimulé par la dimension multiculturelle et multiethnique de ce pays. La question du « comment représente-t-on l'identité guyanaise? » est ici intimement liée à celle du « qui représente-t-on? », sous laquelle se retrouve forcément le jeu des appréciations différentielles des uns et des autres par les uns et les autres.

Le but de cet article est donc de saisir la logique et la portée de ces images dans leur contexte historique ou contemporain de production, mais aussi, pour les images anciennes, dans le sens qu'elles acquièrent et le rôle qu'on peut leur faire jouer de nos jours. Le principal fil conducteur de la réflexion est en effet la question de la multiethnicité et de l'évolution de ses modes de représentations « imagées », au fil d'une affirmation identitaire soumise à la « nécessité » contradictoire d'être tout à la fois de plus en plus complexe et de plus en plus unificatrice.

### La Guyane en images assignées

Longtemps terre d'exploration, la Guyane fut d'abord parcourue en vue d'y découvrir l'Eldorado. À défaut d'y trouver le fabuleux lac Parimé et les palais de la fantastique cité du roi couvert d'or (*El Dorado*) que les conquistadores espagnols, Pizarre en tête, avaient déjà vainement cherchés aux confins du Pérou, divers explorateurs – d'aucuns diront aventuriers – sont venus y observer les secrets plus ordinaires de la forêt amazonienne.

Avec la grande période des relations de voyages illustrées, telles que nous les offre notamment la revue d'exploration *Le Tour du monde* (1860-1914), on dispose des dessins de Riou – mieux connu pour ses illustrations de Jules Verne – qui viennent enrichir le récit du voyage en Guyane du capitaine Bouyer, en 1862-1863, ou



© Droits réservés.

Figure 1 – Rue de Berry à Cayenne, par Riou.

encore celui de Jules Crevaux explorant le continent *de Cayenne aux Andes*, en 1876-1879. La seconde source est la photographie: ses progrès conduisent rapidement aux cartes postales (nées dans les années 1870), dont le succès assure un autre mode de diffusion des images de Guyane qui s'en trouvent, par ricochet, réorientées: monuments et scènes de rue le disputent aux portraits « typiques », notamment axés sur les coiffes et les costumes.

Gravures et photographies concernant la Guyane se sont en effet d'abord attachées à mettre en relief l'aspect typique, exotique, « sauvage » de la nature comme de certains de ses habitants, à moins qu'il ne s'agisse de représenter la vie urbaine et sa plus grande civilité coloniale. Le livre de Bouyer servira ici de premier support. Feuilletons ensemble l'ouvrage. En couverture, figure une rue de Cayenne en 1862 ou 1863 (*figure 1*).

Parmi les personnages divers qui animent cette rue, on remarquera: sur le devant, une jeune mère créole (au sens guyanais du terme) tenant par la main son enfant et coiffée de la « chatte » traditionnelle; juste derrière, deux hommes dont les vêtements trahissent la différence de statut social; plus loin, des femmes à ombrelles et robes à tournure qui dénotent l'appartenance à la bonne société, tandis qu'un homme salue l'une d'elles, chapeau bas. Hormis la jeune femme du premier plan, l'appartenance « socioraciale » est difficile à affirmer à partir de ces dessins. Il est clair, cependant, que l'auteur a voulu donner une image représentative, de son point de vue, de ce qu'étaient Cayenne et sa population à cette époque: son dessin reflète avant tout l'image d'une petite ville coloniale paisible et conviviale, par delà les différences de statuts.

Riou n'était pas du voyage. Sur la page de titres, son mode de collaboration est ainsi indiquée: « Ouvrage illustré de types, de scènes et de paysages par Riou [...] d'après les croquis de l'auteur. » Les sources peuvent aussi être photographiques ou être dues à d'autres membres de l'expédition. Mais ce qui est ici reproduit reste la vision de Cayenne qu'a et/ou qu'entend diffuser un capitaine de frégate de la Marine impériale.

Aussi n'est-ce pas un hasard si son livre, après quelques pages consacrées à la traversée de l'Atlantique, commence par nous décrire le baigne que Napoléon III vient de relancer, et le sort des bagnards: dès cette période et pour longtemps, le baigne est la réduction emblématique de la Guyane coloniale. Quelle que soit la triste importance de ce long épisode, dans les faits, le baigne n'est pourtant pas aussi omniprésent que le suggère cette réduction. Il n'est que de relire le roman créole *Atipa* [Parépou, (1885) 1987] qui décrit la vie quotidienne en Guyane à la fin du siècle dernier, ou bien les témoignages créoles tels qu'ils pouvaient encore être recueillis dans les années soixante-dix [Jolivet, 1982; 2001] pour avoir un autre tableau, plus interne, de la réalité guyanaise. Au demeurant, Riou nous a préalablement donné sa vision de l'Eldorado (*figure 2*) qui, elle-même, renseigne bien sur la vision occidentale de l'Amazonie dont il illustre au premier plan le bestiaire à demi fantastique, avec sa prolifération de caïmans voraces et de serpents fébriles. Le livre est d'ailleurs aussi illustré de figures d'histoire naturelle, plus réalistes celles-là, tant il est vrai que cette forêt, depuis toujours et aujourd'hui encore, passionne les scientifiques. On notera, à cet égard, l'évolution de ces représentations très empreintes encore, dans le livre de Bouyer, de l'imaginaire de « l'enfer vert », selon l'expression employée pour dési-



Figure 2 – L'Eldorado, selon Riou.

gner la forêt amazonienne comme prison, voire tombeau des bagnards. En tout cas, le baigne est bien ici un élément important du propos et, partant, de son illustration : la déportation des condamnés politiques aux îles du Salut ou la transportation des condamnés de droit commun à Saint-Laurent du Maroni offrent à diverses reprises l'occasion de montrer des images de Blancs (bagnards et surveillants) en Guyane.

Au cours des pages finalement moins nombreuses consacrées aux autres habitants de la Guyane, on voit tout de même apparaître, outre la petite ville coloniale de Cayenne et sa quiétude plus haut décrite, ceux que l'auteur appelle « les



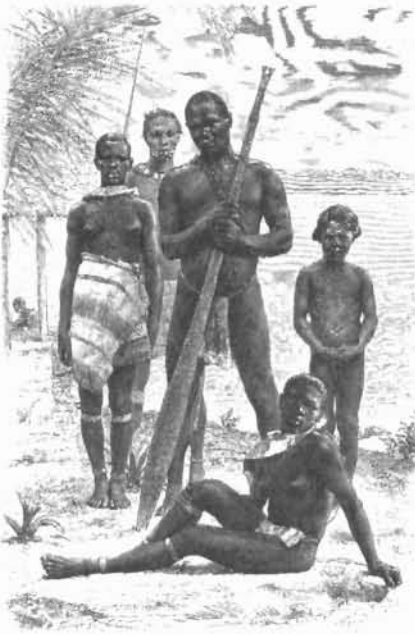
© Droits réservés.

Figure 3 – « Mulâtresse de Cayenne », gravure de Riou d'après photographie de Farcy.



© Droits réservés.

Figure 4 – « Gendarme cabri – Femme et enfants de la campagne », par Riou.



© Droits réservés.

Figure 5 – « Famille de Noirs Bonis ».



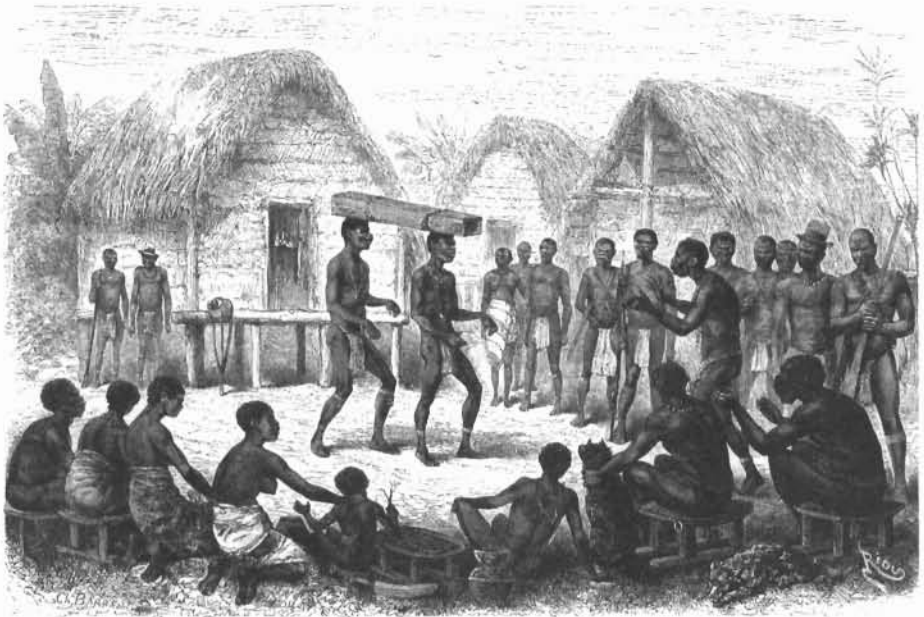
© Droits réservés.

Figure 6 – « Famille roucouyenne ».

indigènes », telle cette « mulâtresse de Cayenne » ornée de bijoux (figure 3), ou cette rude femme de la campagne protégeant ses enfants apeurés (figure 4).

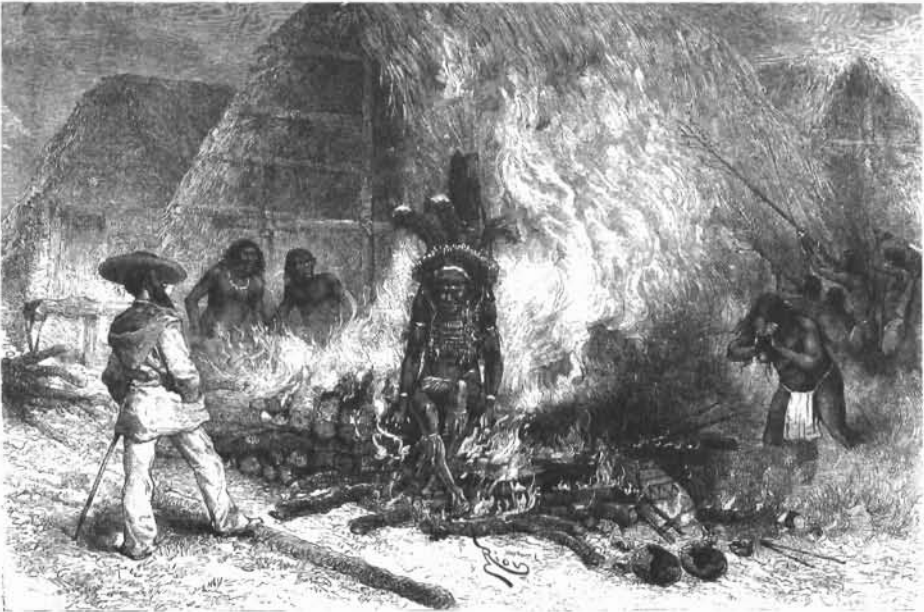
Y figurent aussi quelques rares dessins d'Amérindiens et de Noirs marrons. Dans l'ensemble, néanmoins, nous restons là dans la vieille tradition d'une histoire guyanaise largement réduite à l'histoire des Blancs en Guyane. En revanche, les articles de Crevaux, sortis une quinzaine d'années plus tard dans la revue *Le Tour du monde*, avec des illustrations du même Riou et de quelques autres, s'intéressent, eux, essentiellement aux populations de l'intérieur: aux « Boni » (Marrons du Maroni qui veulent de nos jours être appelés Aluku), aux « Roucouyennes » (Amérindiens du Haut-Maroni aujourd'hui désignés comme Wayana) et « Oyampys » (Amérindiens du Haut-Oyapock désormais dits Wayampi). Soulignons l'aspect « artistique » des portraits de familles en pied, telles ces illustrations de couples « boni » et « roucouyenne » (figures 5 et 6). Dans les deux cas, la posture est très étudiée: on sent ici la volonté d'exhiber de « bons sauvages ». Il y a toutefois aussi des scènes montrant ces mêmes populations dans une perspective plus ethnographique, s'attachant aux cadres villageois ou à des scènes plus exotiques (figures 7 et 8).

Quelques années plus tard (en 1882 et en 1892), à l'occasion de la présentation d'Amérindiens kali'na au Jardin d'acclimatation de Paris, selon la mode lancée par les expositions universelles et leurs pavillons coloniaux, le prince Roland Bonaparte réalise deux séries de photographies que réunit et commente Gérard Collomb dans une



© Droits réservés.

Figure 7 – « Chez les Bonis : enterrement des ongles et des cheveux du grand-man et de son épouse », par Riou.



© Droits réservés.

Figure 8 – « Chez les Roucouyennes : scène de crémation », par Riou.



petite publication de 1992. Il s'agit de portraits quasiment anthropométriques, mais aussi de femmes à l'enfant et de quelques poses de groupe.

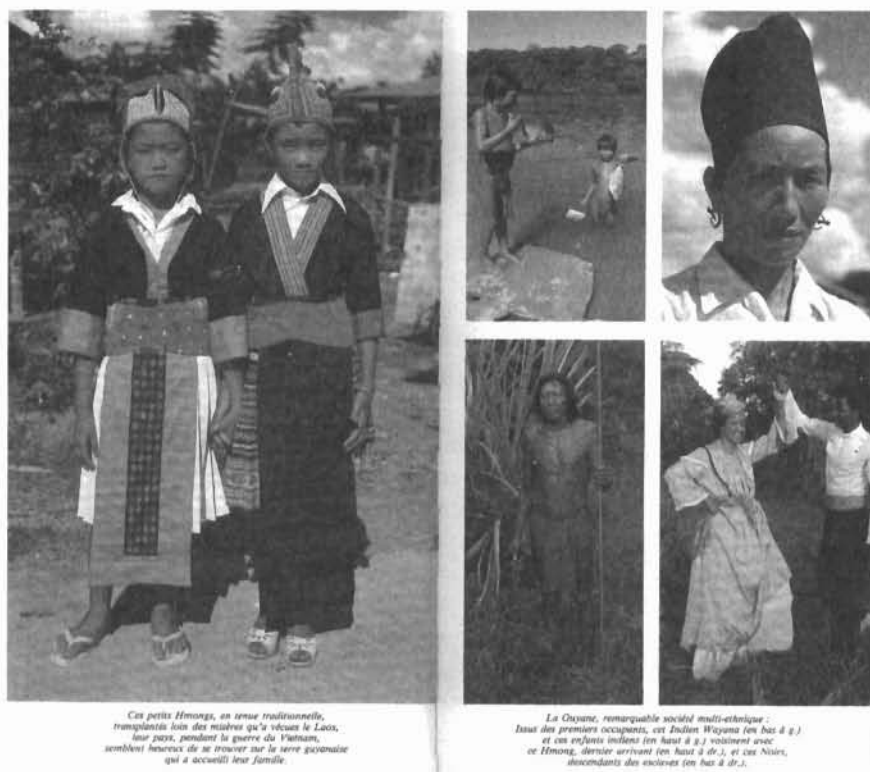
L'ensemble que forment ces éléments et d'autres du même ordre fait apparaître une certaine image de la Guyane en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est une image cloisonnée en différentes rubriques: le baigne, la vie coloniale et la nature sauvage pour Bouyer; les populations exotiques pour Crevaux et Roland Bonaparte<sup>2</sup>, sans oublier les vues de Cayenne ou de Saint-Laurent et les « Belles Créoles » de cartes postales. Il est vrai que chacune de ces images a le droit d'être prise et de faire sens pour elle-même. Certaines d'entre elles, nous l'avons vu, se présentent même comme autant de « réductions » de la colonie guyanaise. Mais jamais restitution d'une vision plus globale ne paraît alors envisageable: morcelée entre divers points de vue de spécialistes, en somme, la Guyane déjà affiche sa difficulté à être conçue et donnée comme une entité.

Dans la période qu'inaugure la fin de la seconde guerre mondiale, avec la fermeture du baigne et la mise en place du statut de département d'outre-mer, ce morcellement peut-être s'atténue-t-il un peu au profit d'une réduction à la seule Guyane créole, prolongement évident, aux yeux des autorités françaises, de la Guyane coloniale. Cette nouvelle réduction est toutefois plus réaliste que celle préalablement opérée autour du baigne. Les Créoles sont alors, en effet, très largement majoritaires dans le pays. C'est l'époque où le mot « guyanais » doit être entendu au sens de « créole », où les populations dites alors « primitives » (Amérindiens et Noirs marrons), assez connues désormais pour ne plus susciter l'enthousiasme des explorateurs<sup>3</sup>, sont en même temps censées être trop marginales pour perturber cette identification de la Guyane à sa majorité créole. Les images de cette Guyane, telles qu'on peut les retrouver dans la presse locale, sont donc essentiellement centrées sur les événements de la vie créole, à commencer par la grande fête de Cayenne, les fêtes patronales qui scandent la vie des bourgs du littoral, le carnaval et ses bals, aussi – étant entendu que, loin de ce qu'il est devenu aujourd'hui (*cf. infra*), le carnaval est alors une manifestation exclusivement placée sous le signe de la culture créole. L'ensemble reste avant tout policé, conformément à l'idéologie assimilationniste de l'époque.

Puis, avec le renouveau démographique des populations amérindiennes et noires marronnes, ainsi que l'accélération des mouvements d'immigration qui s'amorce dès la fin des années soixante et ne cesse ensuite de se confirmer, s'impose peu à peu la réalité d'une Guyane multiculturelle, telle qu'on la connaît aujourd'hui. Dans le domaine des images assignées, un genre mérite alors d'être abordé: celui du guide touristique, tel qu'il est encore très largement assuré par les Métropolitains – quels qu'en soient les relais locaux que nous examinerons plus loin. Car là, ouvertement, le projet est de donner à voir la Guyane dans toute sa richesse, c'est-à-dire dans toute sa diversité regroupée.

2 Je n'ai retenu ici que les ouvrages les plus démonstratifs et les plus accessibles. Mais, parmi les explorateurs attentifs aux populations de l'intérieur de la Guyane en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, figure aussi Coudreau [1893].

3 La relève commence à être prise par des scientifiques: le géographe Jean-Marcel Hurault fait ses premières observations au début des années cinquante.



© Droits réservés.

Figure 9 – In Ruff, représentation d'une « société multiethnique ».

Prenons l'exemple d'un ouvrage d'accès facile, plusieurs fois réédité depuis sa première parution en 1989, et appelé tout simplement *La Guyane aujourd'hui* [1997]. Passons rapidement sur la couverture et son toucan, animal emblématique de la Guyane qui, avec son gros bec jaune et son plumage luisant, vaut bien largement le coq gaulois. En feuilletant le guide, on voit curieusement apparaître les Hmong au premier rang des populations de Guyane. Ce sont les derniers arrivants, est-il néanmoins précisé, mais apparemment, le style, les couleurs et les broderies de leurs costumes traditionnels tout droit venus des montagnes du Laos, ajoutent assez fortement à la diversité pourtant déjà grande des habitudes vestimentaires guyanaises, pour pouvoir être ainsi mis en avant. Car là est l'argument touristique majeur : dans la diversité des populations qui peuplent le pays. Et pouvoir mettre en vis-à-vis (*figure 9*) des enfants hmong en costume traditionnel, un Amérindien wayana en *kalimbe*<sup>4</sup> et une Créole en robe et coiffe de fête, constitue un argument publicitaire de premier choix, le parti pris étant de présenter la Guyane comme une « remarquable société multiethnique » [*op. cit.*: 19].

4 Vêtement que portent les Amérindiens et des Noirs marrons en guise de cache-sexe.

Encore faut-il constater que cette composition, destinée donc à illustrer la multi-ethnicité, est singulièrement oublieuse des Noirs marrons, des Chinois, des Indonésiens, des Brésiliens... Oublieuse des Blancs aussi, pourrait-on dire – quoique les Blancs se pensent rarement comme partie intégrante de la diversité « ethnique », même si, en Guyane, ils sont désormais désignés comme une « ethnique » parmi d'autres. Dans la suite du guide, il est vrai, les Noirs marrons retrouvent une bonne place, aux côtés des Amérindiens : mais c'est l'attrait touristique des populations encore un peu « nature » pour ne pas dire « sauvages » qui veut être ici manifestement affiché. Il n'est que de comparer certaines de ces images à celles qui illustrent les textes de Crevaux pour voir toute la similitude des représentations : les poses sont quasi identiques et, à l'évidence, à plus d'un siècle d'intervalle, les gens sont présentés de la même manière, pour signifier la même chose (*figure 10*)...

### Une diversité revisitée

La production récente d'images imputables aux Guyanais eux-mêmes est peu nombreuse, ou plus précisément difficile à repérer en de tels termes. La multi-ethnicité ramène forcément souvent l'image à une condition exogène, et chacun est en permanence confronté au phénomène des représentations croisées, voire



© Droits réservés.

Figure 10 – In Crevaux, un Boni en 1876.



© Droits réservés.

In Ruff, un Boni en 1989.

unilatérales héritées. L'idée d'unilatéralité fait ici référence à une situation bien guyanaise, mais aussi largement partagée par d'autres anciennes colonies françaises: longtemps privilège du colonisateur, l'assignation peut être reprise en compte par les relais de l'ancienne autorité coloniale. En Guyane, la scène politico-culturelle a ainsi connu récemment une période marquée par la domination relative de la nouvelle société créole, elle-même issue d'un long processus de créolisation où l'assimilation à et par la culture française avait joué un rôle moteur.

Soulignons au passage le paradoxe de la situation des Créoles: largement dominés par le pouvoir colonial et ses prolongements départementaux alors qu'ils étaient majoritaires dans le pays, ils deviennent dominants grâce à la décentralisation qui en fait les premiers relais du pouvoir central, mais ce, au moment même où d'importants flux migratoires les rendent démographiquement minoritaires. D'une certaine façon, c'est le schéma de la minorité dominante qui semble continuer d'opérer. Mais la situation est plus complexe qu'au temps de l'idéologie coloniale ou de l'assimilation triomphante. La multiethnicité ne correspond plus, comme autrefois, à la marginalisation de quelques « minorités ». Chaque groupe socioculturel cherche à faire prévaloir des droits qu'un indéniable essor démographique rend d'autant plus urgents: plusieurs courants se font jour, plusieurs acteurs aux intérêts plus ou moins divergents, voire antagonistes, tentent de se faire entendre.

Commençons néanmoins par les Créoles qui détiennent encore largement l'autorité politique – même si chaque élection remet cette position en jeu. Pris dans une logique de développement en vue d'une possible autonomisation par rapport à « l'économie de transferts<sup>5</sup> » qui caractérise toujours les DOM et singulièrement la Guyane, ils souhaitent en particulier favoriser un certain essor touristique. Cette volonté les conduit à mettre en avant deux types de réalités susceptibles d'être illustrées: d'une part, la diversité « ethnique » et les images attrayantes qu'elle suscite; d'autre part, des manifestations collectives comme le carnaval dont le caractère « authentique » ou spectaculaire est alors revendiqué.

Nul ne sera dès lors étonné de voir que les images de la Guyane et de ses populations récemment produites par les Créoles sont largement le fruit d'une réappropriation d'anciennes images « assignées » – à moins qu'il ne s'agisse d'images techniquement nouvelles, mais fondamentalement fidèles à cet esprit ancien. Il n'est que de regarder dépliants et cartes postales aux présentoirs des maisons de presse pour s'en convaincre. Outre la réédition d'images anciennes de belles Créoles, de rues de Cayenne et autres caribets indiens (dus notamment à la plume de Riou), les beaux costumes créoles y sont présentés aux côtés des beaux costumes hmong ou des habits de fête amérindiens, et comme il s'agit de faire valoir la diversité guyanaise dans tous ses états, on y montre aussi les papillons (le morpho, très prisé des amateurs), les oiseaux, les grands félins (jaguars et ocelots), le mouton paresseux (aï, pour les cruciverbistes) sans oublier les mygales, les scorpions et les serpents divers (du petit corail au gros anaconda), le tout entrecoupé (pour les sportifs) d'images de rivières aux rapides impressionnants, bordées d'une

---

5 Ou plus simplement « économie assistée ».

végétation luxuriante... Bref, tout est bon, à défaut de plages aussi avenantes qu'aux Antilles, pour attirer les voyageurs les plus divers.

On pourrait presque dire qu'on a ainsi affaire à une sorte de distribution quasi systémique des beautés de la nature sauvage et des productions culturelles. Certes, il n'y a rien là de totalement original: toute région qui tente de convaincre de ses splendeurs emploie de semblables arguments. Deux éléments toutefois singularisent le cas: la variation extrême des choses et des gens « bons à montrer » qui atteint des hauteurs rarement égalées et la présence des êtres humains en tant que tels<sup>6</sup> au premier plan de ce dispositif. Il est toutefois difficile, il faut le reconnaître, d'attribuer ce panorama aux seuls Créoles: les Métropolitains y jouent toujours leur partition. Mais les autorités locales (créoles donc) reprennent pour le moins l'action à leur compte. Le phénomène s'inscrit d'ailleurs dans la pratique plus large de la mise en scène des différences.

Les images de carnaval, notamment, participent largement à la démonstration de cette variété-là. Un livre de photographies commentées par un Créole et intitulé *Carnaval en Guyane* fait ainsi se succéder, après avoir montré diverses figures traditionnelles du carnaval<sup>7</sup>, des « Haïtiens », des « Métros » et des « Brésiliens » [Hidair, 1990]. Pourquoi distinguer ces groupes « ethniques » (au sens guyanais du terme), tout en les réduisant au rang de « figures » particulières du carnaval? La réponse, certes, appartient à l'auteur, mais il est possible d'imaginer, même en simple lecteur, que ce choix relève de la même logique « systémique » que celle signalée plus haut...

Encore convient-il de replacer ces entreprises dans le contexte plus général de l'approche « interculturelle » qui, depuis les années quatre-vingt-dix, prévaut en Guyane – mais selon une acception « émique » qui donne au phénomène une dimension particulière. Les Créoles tentent en effet – ce qui n'est pas inattendu – de conserver la maîtrise d'un sort qu'ils ont longtemps cru pouvoir confondre, parce qu'ils étaient très largement majoritaires, avec celui de la Guyane tout entière. L'affirmation des vertus du passage à l'interculturel constitue leur tentative de réponse aux contradictions de leur situation.

Rappelons l'emprunt fait aux sciences de l'éducation, qui rejettent toute vision substantialiste de la culture, pour établir le concept d'interculturel sur les bases aujourd'hui valorisées d'une interaction entre les différentes cultures en présence [Ladmiral, Lipiansky, 1989]. Notons aussi la position plus utopique de certains psychologues, qui fondent bien la définition de ce concept sur l'interaction, mais dans la réciprocité des échanges et la sauvegarde des identités partenaires [Clanet, 1993]. Toujours est-il que, pour l'instant, c'est seulement à travers le discours politique de l'intégration que s'opère en Guyane le passage à l'ère de l'interculturalité, un discours dont la télévision s'est fait étroitement l'écho dans les dernières années du siècle, quand la multiplication des chaînes était encore trop réduite pour faire

---

6 La mise en scène des pratiques et des objets culturels est aussi largement répandue ailleurs. Mais ici, il y a plus: ce sont les gens eux-mêmes, dans leurs différences physiques autant que culturelles, qui sont offerts à la curiosité des visiteurs. Au-delà d'un tourisme culturel classique, la publicité insiste sur les différences, les contrastes, la variété...

7 Les diables, la mort, les hommes déguisés en femmes, etc.

de l'ombre à la chaîne créole locale. En effet, sous couvert du label « interculturel », certaines émissions se sont alors beaucoup attachées à produire une meilleure connaissance des cultures en présence. Mais cet « interculturel » médiatique n'a jamais été compris autrement que sur le mode de la juxtaposition de traditions diverses, chacune présentée sous le signe de l'authenticité.

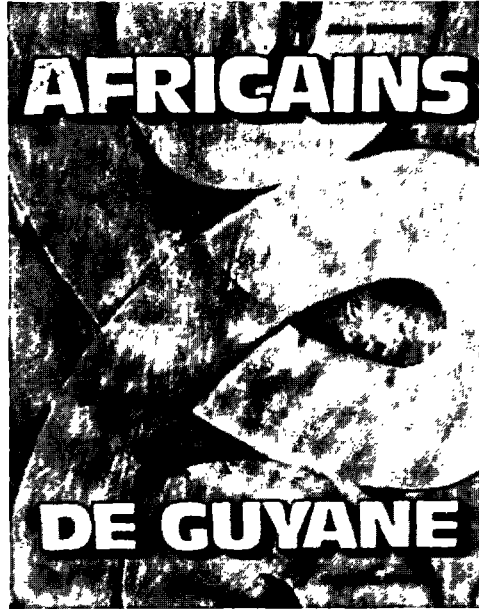
L'extrême complexité de la situation guyanaise en matière de multiculturalité donne cependant au discours de la reconnaissance de l'autre et de l'authenticité de sa culture une grande ambiguïté, dès l'instant où l'on quitte le terrain de l'idéologie pour s'intéresser aux pratiques et aux processus qui pourraient en résulter. Outre la question du mode d'intégration à l'ensemble guyanais des sociétés que les tenants européens et créoles de la modernité occidentale ont longtemps marginalisées pour cause de « primitivisme » ou de « tribalisme » – et ce, sans égard à l'ancienneté de leur présence –, c'est aussi la question des migrations contemporaines qui se trouve être posée.

Entre les deux écueils de l'absorption et de la ségrégation, le jeu de l'intégration n'est toutefois ni simple ni réductible à une opposition manichéenne. La réappropriation d'images assignées fondées sur une idéologie venue du passé ne saurait, par exemple, résumer à elle seule les présentes positions créoles. La préoccupation nouvelle en matière d'interculturalité traduit aussi un changement. On peut en effet constater, chez certains Créoles, une véritable tentative de renversement du regard plaçant l'ex-« sauvage » ou « primitif », jusqu'alors considéré comme extérieur à leurs valeurs cardinales, au rang plus honorable de membre d'un groupe fondateur de la société guyanaise. C'est bien dans cet esprit qu'a été érigée la sculpture monumentale, signalée en introduction, qui orne une entrée de Cayenne de sa ronde tripartite (un Amérindien, un Créole, un Noir marron).

Ce renversement apparaît plus clairement encore dans un documentaire de Michel Montgénie diffusé par RFO Guyane en septembre 2001 : *Voyage vers l'identité*. Sous ce titre qui reflète assez bien l'ambition un peu naïve du propos, nous est retracé le cheminement assez personnel d'un Créole qui se découvre (accepte ou « sollicite ») un parent saramaka<sup>8</sup>. Il faut savoir qu'en langue créole, l'expression « saamaka » a longtemps été une pure insulte, équivalente à « moins que rien ». Revendiquer soudain la filiation d'un oncle saramaka, aller en quête de ses croyances et de ses pratiques religieuses, nous les restituer en même temps qu'un commentaire savant assuré par les ethnologues spécialistes du groupe, et placer finalement les Saramaka en particulier et les Noirs marrons en général comme point de mire de la société créole, porteurs tout à la fois de son enracinement et de son avenir : voilà qui ouvre indéniablement sur d'autres horizons. Notons encore, dans la même veine, la place particulière faite aujourd'hui à l'art des Noirs marrons : leurs sculptures, peintures sur bois et autres tissus colorés sont souvent mis

---

8 Les Saramaka sont l'une des sociétés de Noirs marrons qu'a produites l'esclavage surinamien. Leur territoire ancestral se situe au Surinam, mais leur présence en Guyane est déjà ancienne : dès les années 1880, dans le cadre de la ruée vers l'or, les Saramaka ont franchi la frontière, pour assurer le transport par canot des hommes et des marchandises sur les fleuves entrecoupés de rapides reliant le littoral et les placers de l'intérieur.



© Droits réservés.

Figure 11 – *Africains de Guyane* (Jean Hurault).

en avant quand il est question du patrimoine guyanais. Mais lorsque Jean-Marcel Hurault [1970], orfèvre en la matière, en parle en plaçant son propos sous le titre *Africains de Guyane* (figure 11), on voit réapparaître la logique du cloisonnement<sup>9</sup>. Il est vrai que la publication de ce livre date de 1970, mais on le trouvait encore récemment à l'étal des librairies guyanaises.

Parallèlement au mouvement créole de la (relative) acceptation du rôle et du poids des anciennes « minorités ethniques », ou allant d'une certaine façon à sa rencontre, intervient le fait que ces minorités ont aussi désormais la parole, en mots et en images. J'ai cité plus haut les photographies de Roland Bonaparte, publiées et commentées par Gérard Collomb: c'est bien évidemment avec l'assentiment et même l'appui des descendants des familles kali'na concernées que ce recueil a pu voir le jour. D'ailleurs, dans une étape ultérieure, le même ethnologue cosigne avec un Amérindien kali'na un ouvrage d'histoire, illustré en particulier de ces photographies anciennes dues à l'art et à l'observation des explorateurs du XIX<sup>e</sup> siècle [Collomb, Tiouka, 2000]. La réappropriation ici est clairement destinée à l'autopromotion. Dans d'autres cas, les ethnologues ont simplement un usage respectueux des photographies qu'ils ont eu l'occasion de prendre ou qu'ils sont

9 Les spécialistes des sociétés et des arts marrons que sont Sally et Richard Price [1980; 1999] ne partagent toutefois pas nécessairement l'interprétation hypersymbolique que Jean-Marcel Hurault donne de ces peintures et sculptures sur bois, ni la volonté de les classer sous une étiquette « africaine ». Ils préfèrent mettre l'accent sur l'amour du beau et, sans nier la fidélité au passé, montrer le rôle qu'y joue la créativité.

amenés à commenter – comme le font, par exemple, Françoise et Pierre Grenand [1998], sur des photos anciennes de Jean-Marcel Hurault. Quant aux Businenge<sup>10</sup>, ils ont un rapport à l'image un peu particulier: ils n'ont jamais beaucoup aimé être pris en photo et, s'ils ne refusent pas systématiquement d'être représentés, ce peut être en contrepartie d'un paiement.

Sur cet échiquier des images, la position des immigrés récents est en revanche plus aléatoire. Quel sens doit-on donner, par exemple, à l'utilisation des photographies des chars brésiliens qui marquent le carnaval de leur présence ostentatoire? Certains Créoles voudraient voir ces chars interdits, tant ils écrasent, de leur point de vue, les modestes groupes guyanais qui, selon la tradition créole, courent le carnaval à pied, sans toujours même attacher beaucoup d'importance aux costumes. Mais photographes de presse ou de télévision et opérateurs publicitaires en font aussi largement leur profit, tant il est vrai que le spectacle est toujours roi. Quant aux Brésiliens eux-mêmes, ils peuvent trouver dans cette reconnaissance, qui les pose en professionnels du carnaval, une revanche évidente au rejet xénophobe dont ils font par ailleurs trop souvent l'objet de la part des Créoles.

En d'autres termes, dans cette utilisation plus finalisée des images de la Guyane et de ses populations, il devient bien difficile de faire la part des dommages et des profits...

### En guise de conclusion

Déjà au temps de leur production coloniale, les images de l'identité guyanaise faisaient apparaître plusieurs Guyanes: la colonie « paisible » montrée à travers des représentations des villes de Cayenne ou de Saint-Laurent, en tant que lieux régis et ordonnés par l'administration française<sup>11</sup>; la forêt « sauvage », avec sa faune dangereuse et sa végétation exubérante, et qui pouvait être vue soit sous l'angle fantasmagorique d'un Riou soit sous l'angle plus réaliste des naturalistes; parfois couplée avec la précédente, la Guyane « primitive » des Amérindiens et des Noirs marrons, eux aussi possiblement examinés du point de vue de l'explorateur, ou du point de vue plus scientifique dont les ethnologues ont pris le relais; la Guyane du bagne, enfin...

Plus récemment, mais dans le même esprit, la notion affirmée de la Guyane comme étant désormais la « Terre de l'espace » participe de cette même spécialisation qui, en soi, n'a sans doute rien d'anormal, mais qui devient problématique à partir du moment où l'on constate que ces points de vue divers sont largement exclusifs les uns des autres.

Aujourd'hui, alors que ces images – anciennes ou actuelles – d'une Guyane fragmentée sont ressaisies, soit comme souvenirs bons à vendre en cartes postales, soit comme faire-valoir d'une diversité conçue comme richesse, une question se pose: à quelles images chaque Guyanais peut-il s'identifier?

10 Appellation générique, le terme de Businenge vient de l'anglais *Bush Negroes* ou du néerlandais *Bos Negers* et désigne l'ensemble des Noirs marrons en sranan tongo, le créole de Paramaribo, ainsi que dans les variantes ndjuka et aluku du ncenge tongo, le créole des Noirs marrons.

11 Cette administration est alors entièrement bicéphale, le bagne étant un territoire dans le territoire, mais l'ordre colonial n'en est pas moins partout présent, sous des formes diverses.



Si l'on part du principe qu'une image, aussi partielle soit-elle, peut aussi représenter la partie pour le tout, existe-il une ou plusieurs images auxquelles tous les Guyanais seraient susceptibles de s'identifier en tant que Guyanais, ou d'identifier leurs pays ?

*A priori*, des images de la nature devraient pouvoir signifier cette adéquation assez aisément. Qu'en est-il dans les faits ? Quand on sait que l'écrasante majorité des Créoles vit à Cayenne et ne s'aventure dans « les communes » que comme sur un terrain étranger, on peut douter de leurs possibilités d'identification à tel ou tel élément de la flore ou de la faune. Prévaut au contraire leur désir de mettre à distance l'image de « l'enfer vert », cette Guyane couverte d'une haute forêt oppressante et peuplée d'une faune dangereuse où mygales, scorpions et serpents venimeux le disputent aux caïmans, aux piranhas, aux jaguars et autres bandes de cochons sauvages : cette image leur est encore trop souvent renvoyée, notamment par leurs voisins des îles antillaises, Martiniquais au premier chef, pour qu'ils prennent le risque d'en réactiver davantage la puissance évocatrice.

Sans doute peuvent-ils accepter le toucan, cet oiseau inoffensif et qui n'est pas aussi fortement attaché à un territoire que pourrait l'être un quadrupède, mais le toucan reste par ailleurs problématique, car certaines « ethnies » ont leurs propres animaux emblématiques. Quant au fait qu'un groupe puisse en représenter d'autres, il est encore plus problématique : tout dépend en réalité du rapport entre le groupe représenté et le groupe représentant.

Un Créole acceptera-t-il d'être emblématiquement pris en charge par la représentation imagée d'un autre ? Cette possibilité a beaucoup changé au fil des temps. Il y a un siècle, les Créoles pouvaient, dans certaines conditions, se reconnaître dans l'image du Blanc<sup>12</sup>. L'inverse n'était évidemment pas vrai, mais l'idéologie assimilationniste opérait alors un brouillage, tout en marquant le sens unique d'une hiérarchie. Aujourd'hui, un Créole acceptera peut-être – nous en avons vu un exemple plus haut, même s'il reste un cas d'espèce – d'être représenté par un autre s'il s'agit d'un Amérindien ou d'un Noir marron, c'est-à-dire de l'un ou l'autre de ceux qu'il considère aujourd'hui comme cofondateurs de l'histoire guyanaise. Mais qu'en est-il de son rapport aux Hmong, par exemple ?

Inversement, est-il possible qu'un Amérindien accepte d'être représenté par un autre que lui-même ? Vraisemblablement non, désormais. La question, même, se pose s'il s'agit d'un autre groupe amérindien. Les Kali'na, qui furent les premiers à affirmer leur appartenance à une société amérindienne, kali'na en l'occurrence, comme source de valeurs et de droits, et qui, au regard des Créoles et des Métropolitains, semblent aujourd'hui exercer un certain leadership sur les autres Amérindiens de Guyane, deviennent-ils pour autant les représentants acceptés de tous les Amérindiens ? En fins spécialistes des Wayampi<sup>13</sup>, Pierre et Françoise

12 Citons Jean Galmot, journaliste périgourdin devenu exploitant d'or et de bois de rose en Guyane, qui fut élu député de ce pays en 1919, et que les Guyanais, toutes classes confondues, appelaient avec vénération « Papa Galmot ». Dans les années soixante-dix encore, de vieux Créoles parlaient avec émotion de cet homme qui, pour eux, continuait à symboliser la Guyane dans ce qu'elle avait de meilleur.

13 Les Wayampi sont, avec les Wayana et les Émerillon, des sociétés « des Grands Bois », selon l'expression créole que reprennent à leur compte Françoise et Pierre Grenand [1998] pour désigner la forêt dense de l'intérieur, par opposition à sa lisière où vivent les Palikur, tandis que les Arawak et les Kali'na sont installés sur la côte.

Grenand [2001 : 33 b] notent que leur tentative de fédération se déroule « avec plus ou moins de succès ».

En fait, la question des images doit se lire aussi en termes d'hyper ou d'hypo-représentation. Loin de la systémique publicitaire, qui gomme les hiérarchies au profit d'une égalité postulée ou rêvée, le jeu des représentations imagées s'inscrit étroitement dans celui de la hiérarchie sociopolitique, certes modulable d'une élection à l'autre, mais non moins prégnante pour autant. Si la situation actuelle tend vers une affirmation renforcée des particularismes et des différences culturelles, « la mosaïque » guyanaise, telle qu'on a coutume de la nommer, ne repose pas sur une équivalence entre cloisonnement et égalité. Mais les positions respectives des uns et des autres ne sont plus définitivement acquises, comme elles semblaient l'être au temps de la colonisation et de l'assimilation départementale : des renégociations peuvent à tout moment en modifier l'échiquier.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BOUYER F. [1990], *La Guyane française. Notes et souvenirs d'un voyage exécuté en 1862-1863*, Cayenne, Guy Delabergerie, (1<sup>re</sup> éd. : Paris, Hachette, 1867).
- CLANET Cl. [1993], *L'Interculturel*, Toulouse, PUM.
- COLLOMB G. [1992], *Kali'na. Des Amérindiens à Paris*, Paris, Creaphis.
- COLLOMB G., TIOUKA F. [2000], *Na'na Kali'na. Une histoire des Kali'na en Guyane*, Petit-Bourg, Ibis rouge.
- COUDREAU H. [1893], *Chez nos Indiens : quatre années dans la Guyane française (1887-1891)*, Paris, Hachette.
- CREVAUX J. [1987], *Le Mendiant de l'Eldorado. De Cayenne aux Andes, 1876-1879*, Paris, D'ailleurs/Phébus ; réunion de textes publiés dans la revue *Le Tour du monde* à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.
- GRENAND F., GRENAND P., HURAUULT J.-M. [1998], *Indiens de Guyane. Wayana et Wayampi de la forêt* ; préface de Cl. Lévi-Strauss, Paris, Autrement/Orstom.
- GRENAND P., GRENAND F. [2001], « Les groupes humains », in *Atlas illustré de la Guyane*, IRD éditions, planche 8 : 30-33.
- HIDAIR [1990], *Carnaval en Guyanne*, Cayenne, Éditions Guy Delabergerie.
- HURAUULT J.-M. [1970], *Africains de Guyane : la vie matérielle et l'art des Noirs réfugiés de Guyane*, Paris, La Haye, Mouton.
- JOLIVET M.-J. [1982], *La Question créole. Essai de sociologie sur la Guyane française*, Paris, Orstom.
- JOLIVET M.-J. [2001], « Mémoires guyanaises. Fluctuations des représentations créoles du passé », *Identités caraïbes*, Paris, Éditions du CTHS : 63-73.
- LADMIRAL J.-R., LIPIANSKY E.-M. [1989], *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin.
- PARÉPOU A. [1987], *Atipa (roman guyanais)*, Paris, L'Harmattan/Gérec (1<sup>re</sup> éd. : Paris, Ghio, 1885).
- PRICE S., PRICE R. [1980], *Afro-American Arts of the Suriname Rain Forest*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press.
- PRICE S., PRICE R. [1999], *Maroon Arts : Cultural Vitality in the African Diaspora*, Beacon Press.
- RUFF B. [1997], *La Guyane aujourd'hui*, Paris, Les Éditions du Jaguar.